

Quelques échos des rivalités franco-anglaises dans les traductions du *De proprietatibus rerum* (XIII^e-XV^e siècles)

La vaste compilation de Barthélemy l'Anglais, rédigée dans les années 1240-1260, le *De proprietatibus rerum*, a tout de suite connu une très large diffusion. Ce religieux franciscain était très probablement anglais, bien qu'il ait été «lecteur de la Bible» à Paris lorsqu'il commença son encyclopédie. Celle-ci a fait l'objet, dès le début du XIV^e siècle, de plusieurs traductions en langues vulgaires. Nous nous intéresserons ici à celle qu'a réalisée pour le roi Charles V frère Jean Corbechon, de l'ordre de saint Augustin, de 1369 à 1372, ainsi qu'à celle du franciscain Vincent de Burgos, à la commande d'un notable de cette ville, imprimée à Toulouse en 1494¹.

Prenant pour texte de base la traduction française, nous étudierons les allusions aux guerres franco-anglaises dans le Prologue-dédicace de Jean Corbechon, puis dans les chapitres consacrés à l'Angleterre, à la Bretagne et à l'Ecosse.

Prologue-dédicace

Après avoir loué le «désir de sapience» du souverain qui lui fait «assembler chascun jour» «grant et copieuse multitude de livres», Jean Corbechon écrit ceci :

1 — Jean Corbechon, *Le livre des propriétés des choses*, ms. Français 22531, f. 12d, Paris, Bibliothèque Nationale. Vincent de Burgos, *El libro de las propiedades de las cosas*, Toulouse, H. Meyer, 1494.

Et pour ce que la vie d'un homme ne souffiroit mie pour lire les livres que vostre noble desir a assemblez, *et par especial ou temps present vous ne les pavez veoir ne visiter pour cause de vos guerres* et de l'administration de vostre royaume et de plusieurs autres grandes et inevitables occupacions qui chascun jour sourdent et viennent a vostre grant magnificence².

Nous avons là une allusion directe à la phrase de la Guerre de Cent Ans qui marque le règne de Charles V (1364-1380), et plus spécialement dans les années où Corbechon, à la demande même du roi, traduit le *De proprietatibus rerum*. Rappelons très brièvement la situation. Avec l'aide de Du Guesclin, victorieux à Cocherel en 1364, il a imposé la paix à Charles dit Le Mauvais, comte d'Evreux, roi de Navarre, et s'est débarrassé des Grandes Compagnies, envoyées comme chacun sait en Espagne pour soutenir Henri de Transtamare contre Pierre le Cruel. Grâce à une remise en ordre de l'administration du royaume, il peut reprendre la lutte contre les Anglais. Sous le prétexte de contestations juridiques, il rompt virtuellement le Traité de Brétigny en janvier 1369, année où Corbechon commence donc sa traduction.

Parmi les épisodes les plus sanglants de cette guerre figure la reddition de Limoges, aux Anglais depuis Brétigny, le 22 août 1370 et sa reprise par le prince de Galles dès le 19 septembre. La population fut massacrée et la ville pillée et brûlée. Écoutons le témoignage de Froissart :

La eut grant pitié: car hommes, femmes et enfans se jetoient en genoulz devant le prince et crioient: « Merci, gentils sires, merci! ». Més il estoit si enflammés d'air que point n'i entendit, ne nulz, ne nulle n'estoit oïs, mais tous mis a l'espee quanques on trouvoit et encontroit, cil et celles qui point coupable n'i estoient [...] Plus de trois mil personnes, hommes, femmes et enfans, y furent deviiet et decolet celle journee: Diex en ait les ames, car il furent bien martir [...]

On ne se cessa mies a tant, més fu toute la cités de Limoges courue, pillie et robee sans deport, et toute arse et mise a destruction³.

De tels événements ne peuvent qu'exacerber les passions dans les deux camps. Nous allons voir comment Jean Corbechon se départ de sa neutralité de traducteur.

2 — Pour une étude de ce prologue, cf. M. Salvat, *Livre des propriétés des choses*, dans *Vu de haut* (Institut Universitaire Saint-Pie X), n°5, éd. Fideliter, Escuroles, 1986.

3 — Froissart, *Chroniques*, Livre I, ch. CCCXVI, Ed. Luce, VII, p. 249 ss.

L'Angleterre

Sa première intervention se lit au chapitre XIV du livre XV qui traite de l'Angleterre. Pour comprendre cette intervention, il nous faut d'abord résumer ce qu'a écrit Barthélemi à propos de son pays, et que Corbechon « translate » d'ailleurs fidèlement. Partant de « l'Istoire du Brut », il raconte comment, après la destruction de Troie, « aucuns Troyens se mistrent en la mer » et « appliquèrent au rivaige d'Albion qui estoit pleine de geans ». Après avoir vaincu ceux-ci, les Troyens donnèrent à l'île le nom de « Bretagne, après Brute qui estoit prince de leur ost et de leur compaignie ». Plus tard vinrent les Saxons qui, « par pluseurs grandes et cruelles batailles tuerent les Bretons et les enchacierent, et puis la terre partirent entre eulz ». Ils auraient appelé l'île « Angleterre pour Angle, la fille du duc de Saxonne, qui out la seigneurie de celle yslle ». Mais Isidore de Séville dit qu'on l'appelle ainsi « pour ce que c'est la fin et l'anglet de la terre », et comme « Ysidoire touche plus clèrement ce que les autres dient plus obscurément », Barthélemi donne sa préférence à ses *Etymologies*. Il termine son chapitre en citant un poème élogieux dont il ne donne pas l'auteur. Corbechon traduit :

Un versiffieur mist les perfeccions d'Angleterre en vers dont veez cy la sentence : Angleterre est une terre qui porte moult de biens et si est un anglet du monde. C'est une yslle moult riche qui pou a mestier du remenant du monde et tout le monde a mestier de son ayde.

Angleterre est un pays solacieux et les gens en sont enclins a prier et a sollacier et a esbatre. Les Anglois ont le cuer et la langue moult liberalle et la main encore plus.

Comment ne pas voir dans la première strophe les prémices de la doctrine du « splendide isolement » ? Pour sa part, Corbechon trouve ces louanges excessives et va prendre sur lui de rétablir sa vérité dans un long paragraphe où il développe son argumentation en trois points.

Cest auteur monstre bien en ceste chose qu'il fut Angloiz, car il loue moult fort Angleterre a son cuidier, car il veult eschiver la condicion du prestre qui fut ars pour ce qu'il blasmoit ses reliques⁴.

Il est vrai que Barthélemi, par ailleurs très conventionnel, stéréotypé et succinct dans sa description des pays et des provinces, se montre ici très élogieux. Son traducteur admet qu'il ne pouvait faire autre-

4 — Nous n'avons pas trouvé la source de cet *exemplum* : C'est sens... clercs.

ment que de louer sa patrie, mais après cette excuse, il se fait moralisateur :

Mais il deüst avoir pensé que louenge de personne en sa propre bouche enlaidist, et pour ce dit l'Euvangille saint Jehan que les Juyfs disoyent a Jhesuscrist que son tesmoingnaige n'estoit pas vray pour ce qu'il donnoit tesmoingnaige de soy meïsmes.

Le choix de cet exemple est pour le moins curieux. Puis vient la dérision :

Secondement, il cuide louer ce pays et il le blasme, car il dit que ilz descendirent en premier des geans, et puis de Brut et de ceulx de Troye la Grant, et puis des Saxons : en disant ainsi, il les fait bastars en leur donnant plusieurs peres.

Enfin, et c'est là sans doute le plus grand reproche qu'il fait à l'auteur, il accuse celui-ci de se montrer un historien partial par omission :

Tiercement, il parle moult imperfectement de ceste matiere, car il laisse la conqueste faite par le duc Guillaume et par les Normans qui si vassaulment conquistrent Angleterre, qui encores en demeurent les enseignes et en armes, [et] en costumes. Et ce ne fait pas a oublier, car moins de honte leur est de estre conquis par les François ou par les Northmans que d'estre conquis par les Saxons ; si deüst avoir eu toutes ces conquestes laissees pour couvrir leur honte ; ou s'il le tient a honneur, il ne devoit pas oublier la conqueste du duc Guillaume dont le roy des Angloys porte les armes, avec un peu d'ajoustement⁵.

Cette argumentation est intéressante car elle fait apparaître, entre autres, la notion de bons et de mauvais conquérants. Corbechon aurait sans doute admis que Barthélemy «oublîât» la conquête saxonne pourvu qu'il s'honorât de la conquête française, d'autant que le roi d'Angleterre est le successeur de Guillaume et ne rougit pas d'en porter encore les armes.

Nous avons consulté les autres traductions du *De proprietatibus rerum*⁶. Celle de l'Italien Belcalzer est achevée bien avant que n'éclate la Guerre de Cent Ans (1309 au plus tard). Les versions pro-

5 — Corbechon, *op. cit.*, f. 230 c/d.

6 — Autres traductions de Barthélemy l'Anglais : Italien (dialecte mantouan), *Trattato di scienza universale* (titre moderne), traduction de Vivaldo Belcalzer, 1309, ms. Add. ms. 8785, British Museum ; (remaniement toscan), Cod. Canonici Italiani n°24, Bodleian Library, Oxford. Provençal, *Elucidari de las propietates de tots res naturals*, traduction anonyme faite « par le commandement de Gaston de Foix vers 1380 », Ms. 1029 (S b in-fol. 4), Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève. Anglais, *On the Properties of Things*, traduction de Jean de Trévisé, M.C. Seymour general editor, Oxford, 1974. Néerlandais, *Van der proprieteyten der dinghen*, traduction anonyme, Haarlem, Jacobus Bellaert, 1485.

vençale (vers 1380), anglaise par Jean de Trévisé (1398), néerlandaise (1485) ne comportent que la traduction ou l'adaptation du texte latin de Barthélemi. Seul Vincent de Burgos (1494) se réfère manifestement à l'ajout de Corbechon ; les guerres franco-anglaises ne sont plus d'actualité lorsqu'il établit son *Libro de las Propiedades de las Cosas*, mais il est certain qu'il a connaissance de la traduction de Corbechon, comme nous l'avons remarqué dans d'autres études. Voici le paragraphe qu'il ajoute au texte de Barthélemi :

Mas los Françeses no lo dizen assí, mas porque el actor presente era ynglés, mostró bien que devia cada uno puñar por su tierra. Ca si él cuenta les nobles batallas y fuertes del principe Bruto y delos otros reyes que ende regnarón, devria aver hecha mençión del duque Guillelmo y delos Normanos que tan valientemente conquistarón Ynglatierra, que aún quedan las muestras de su valentia, y no lo devria haver olvidado. Ca menor verguença les devria ser, ser conquistados por los nobles Françeses que por los Saxones, si es de aver verguença por ser conquistados.

Mas aqui pudo él mostrar que entre Yngleses y Françeses quanto alas tierras no ay grand acuerdo.

Vincent renvoie certes dos à dos Français et Anglais, témoigne de leurs rivalités territoriales, admet que chacun devait combattre pour son propre camp, mais il reprend les accusations et l'argumentation de Corbechon à propos de l'oubli de la conquête normande.

La Bretagne

Le chapitre XXVIII du Livre XV, bien qu'intitulé par Corbechon « De la Grant Bretagne », traite successivement, d'un point de vue cette fois plus géographique, de la Grande et de la Petite Bretagne. C'est tout à la fin de ce chapitre que notre traducteur ajoute un très bref commentaire qui n'en est pas moins significatif de ce qu'il persiste à penser de l'objectivité de Barthélemi :

Il est une Bretagne qui est assise sus la mer, qui fut acquise des Bretons qui s'enfouyrent de la Grant Bretagne pour la force des Saxons, et est ce pays appelé Bretagne la Petite. Et la est la lignee et le nom des Bretons jusques au temps present. Et combien que ceste Petite Bretagne en moult de choses face bien a louer, toutesvoyaes n'est elle pas pareille a la Grant Bretagne qui est sa mere, et pour ce est elle bien appelée la « petite » Bretagne, ne en nombre de pueuple, ne en bonté de pays et de terre *sicomme [dit] l'acteur de ce livre qui fut de la Grant Bretagne, et pour ce il le croirra qui voudra.*

Notons que Vincent de Burgos reprend cet ajout en en retranchant la pointe finale :

... como dize el autor deste libro que fué Ynglés o dela Grand Bretaña.

L'Ecosse

La dernière intervention de Corbechon est à la fin de son chapitre CLII «qui parle et devise d'Escoce». Celle-ci, après une tentative de conquête par les rois d'Angleterre Edouard I^{er} et Edouard II, a été reconnue comme royaume indépendant par le traité de Northampton en 1328. La guerre a repris avec l'accession d'Edouard III au trône d'Angleterre, mais celui-ci ne peut soumettre l'Ecosse en partie à cause de sa politique française. Après un demi-siècle de luttes, les deux royaumes sont séparés par des haines tenaces. Lorsqu'éclatera la guerre de Cent Ans, l'Ecosse s'engagera pour deux siècles dans l'alliance avec la France.

Dans sa description détaillée des Ecossois, Barthélemi ne se montre pas très tendre. Il les présente comme un peuple assez barbare. S'il reconnaît par exemple qu'ils sont «moult belles gens de corps et de visage», il n'aime pas du tout leur façon de s'habiller «qui moult les enlaidist». Il admet que certains d'entre eux se sont «civilisés», pourrait-on dire :

Et par ce qu'ilz sont meslez avec les Angloiz, ilz ont moult laissié de leurs premieres condicions et de leur habit, et ont tout mué en mieux, et toute honnesteté qui est entre eulz leur vient des Angloiz avec lesquels ilz conversent. Maiz les Escosz sauvaiges, qui habitent es boiz aussi comme ceulz d'Yllande, se glorifient en tenir leur ancien usage en habit, en parler et en maniere de vivre, et ont en despit toutes gens qui ne vivent aussi comme eulx.

Les Escosz vuelent estre sur toutes autres gens prisez et honnorez ; et dient mal de chascun et sont envieux pour leurs voisins. Ilz se moquent de tous et reputent les condicions des autres et louent les leurs. Ilz n'ont point honte de mentir et ne reputent nulle personne noble, ne bonne, ne hardie s'il n'est de leur nacion. Ilz se glorifient en leurs meffais et n'aiment point la paix.

Comparé à ce qu'il dit des Anglais, il est manifeste que Barthélemi est de parti pris, d'où l'intervention de Corbechon :

Il appert clerement en ce chapitre que l'auteur de ce livre ne fu pas Escot maiz fut Angloiz, et pour ce il le croira qui vouldra en ceste partie.

Il nous semble enfin intéressant de remarquer qu'une fois encore Vincent de Burgos paraît rejoindre Corbechon, mais sans reprendre son commentaire : fait très rare dans sa traduction, il réduit considérablement le passage que nous venons de citer en résumant la première partie et en éliminant purement et simplement la seconde ; et dans sa première phrase, il n'accorde pas aux seuls Anglais le fait d'avoir « changé la manière de vivre » des Ecossais :

Muchos d'ellos despues, por la costumbre y abitación delas otras naçiones, mayormente delos Yngleses, mudarón la manera de bevir. Pero los escotos salvajes, así como los Yvernicos, se reputan por gloriosos en guardar las costumbres y leyes y maneras de bevir delos pasados, y las otras buenas costumbres delos otros reputan por burla.

Barthelemy et Jean Corbechon «Partisans»

Il ressort de ces quelques exemples que Barthélemy était presque sans aucun doute Anglais. Même s'il a composé son *De proprietatibus rerum* lors de son séjour à Paris, au milieu du XIII^e siècle, il n'en décrit pas moins avec une complaisance certaine son pays d'origine et ses habitants : qu'il ne fasse aucune allusion à la conquête normande pourrait peut-être nous faire penser qu'il était Saxon.

Peut-être encore est-il aussi «nationaliste» que le sera Corbechon : en gommant, en oubliant la conquête normande, il marque son camp dans les conflits franco-anglais engagés depuis Philippe-Auguste surtout et Jean-sans-Terre, auxquels saint Louis et Henri III mettent fin par le traité de Paris de 1259, important dans notre contexte puisque le roi d'Angleterre y renonce précisément à la Normandie et aux provinces avoisinantes, restant vassal du roi de France pour ses possessions du sud-ouest. Quant à sa sévérité envers les Ecossais, elle s'expliquerait par des raisons identiques.

Il est d'ailleurs un autre chapitre dans ce livre XV du *De proprietatibus rerum* où Barthélemy paraît pécher par omission. Au chapitre de la France, il traite en peu de mots de l'origine des Français : «*Francia que et Gallia a Francis Germanicis primitus, ut dicitur, nominata*». Corbechon ajoute une origine beaucoup plus prestigieuse à ses yeux, selon une tradition qui remonte à Frédégaire⁷ et fait de Francion, fils d'Hector, l'ancêtre des Français (mais Corbechon se trompe en en faisant un fils d'Hercule !):

7 — Compilation dite de Frédégaire, ms. Lat. 10910, Paris, Bibliothèque Nationale, ch. II, 4 et 5.

Les autres, qui ont plus veü des Croniques de France, dient que France est ainsi appellee de Francion, le filz de Hercules et nepveu du roy Priant, lequel Francion après la destruccion de Troyes la Grant se parti de son pays a grant compaignie de nobles gens de son lignage et d'autre, et vint par deça. Et de son nom fut appellee France, si comme dient maistre Hue de Saint Victor et maistre Hue de Cligny et plusieurs autres authentiques croniqueres⁸.

Il faut bien constater que Barthélemi n'avait pu ignorer la tradition en vertu de laquelle les différents grands peuples d'Occident descendaient des héros troyens, puisqu'il ne manque pas de rapporter que les Anglais ont pour ancêtre Brutus. Le reste de son chapitre concernant la France est tout à fait objectif, et il loue notamment Paris, « nouvelle Athènes » et paradis des écoliers. Remarquons que Vincent de Burgos reprend intégralement et sans commentaire ce qu'a ajouté Corbechon.

On peut donc comprendre que Corbechon ait accusé Barthélemi d'une part de ce que nous aurions appelé aujourd'hui du chauvinisme, d'autre part d'être un médiocre historien ; il est indéniable que la conquête normande de 1066 joue un rôle capital dans l'histoire de l'Angleterre. Vincent de Burgos, un bon siècle après Corbechon, en juge encore ainsi avec impartialité.

Conclusion

Nous voyons que dès le XIII^e siècle, le sentiment d'appartenir à une « nation », presque au sens moderne du terme, semble suffisamment fort pour que des intellectuels moyens, comme le sont Barthélemi et Corbechon, se sentent impliqués dans les événements politiques et militaires qui opposent leurs pays entre eux ou à d'autres nations. C'est parce qu'il est Anglais que Barthélemi n'aime pas les Ecossais et cherche à les rabaisser sous une apparente objectivité, qu'il « oublie » la conquête normande et le Duc Guillaume. C'est parce qu'il est Français que Jean Corbechon choisit les Franco-normands contre les Saxons, les alliés Ecossais contre les Anglais.

Nous avons donc ici une preuve supplémentaire des grands changements qui marquent les mentalités dans le courant du XIII^e siècle,

8 — Corbechon, *op. cit.*, f. 237 c. Hugues de Saint-Victor, « *Exceptionum priorum libri X* », livre X, ch. I, in Migne, *Patrologia latina*, t. CLXXVII (1854), col. 275 : « Alii Francos a quodam Francione appellatos volunt. Dicunt namque quod post exidium Trojae, multitudo magna inde fugiens, deinde in duos populos se dividens, altera pars Tureum (Teverum) nomine sacuta fuerit, atque ex eo duos populos, sumpto nomine Francos et Teveros usque hodie vocari ». Ce paragraphe a été publié et étudié, entre autres, par Perdrizet, « Barthélemy l'Anglais », dans *Journal des savants* (1909), p. 173-174.

avec l'éveil du sentiment national, lequel paraît suffisamment ancré dans certains esprits à la fin du siècle suivant, en particulier dans l'entourage de Charles V, pour que Jean Corbechon puisse s'y référer explicitement dans sa critique de Barthélemy.

Il faut toutefois rester prudent. « L'éveil du sens national — qui fut particulièrement long — se produit d'une manière fort différente et à des dates très variables selon les régions et les classes de la société », écrit un historien normand, André Plaisse. Il le pressent plus précoce chez les petites gens qui éprouvent souvent cruellement (nous l'avons vu à propos du sac de Limoges) les méfaits des occupations militaires, que chez les nobles longtemps restés fidèles à l'esprit féodal. Il est difficile d'analyser le contenu médiéval de la naissante et complexe notion de l'honneur national. « On mesure, dit encore André Plaisse, combien serait précieuse toute étude qui s'attacherait à définir et à nuancer l'image que paysans, bourgeois et nobles d'une région se faisaient de l'Anglais à une époque donnée ou au cours de diverses périodes de la guerre de Cent Ans »⁹.

Jean Corbechon, qui n'est pas normand mais sans doute picard, mais en tout cas un « inconditionnel » de son roi à qui il affirme tout devoir, nous apporte ici son propre témoignage, et c'est un modeste fragment de réponse à la grande question de l'éveil du sentiment national à la fin du Moyen Age occidental.

Michel Salvat,
Université de Rouen

9 — Plaisse, André, *Charles dit le Mauvais*, Connaissance de l'Eure, n° hors série, Evreux, 1972.